

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.

Département du Rhône, 24 fr.  
Hors du département, 29 fr. pour  
l'année, et dans les théâtres,  
20 c. par nu



# L'ARTISTE

L'ARTISTE,  
Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;  
Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;  
Paraît tous les Dimanches,  
et se vend dans les Théâtres

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront un duo pour deux violons, composé sur des motifs de la *Valse du désir* de Beethoven, par M. CHERBLANC aîné.

Le numéro de l'*Artiste* qui paraîtra Dimanche prochain contiendra le premier chapitre de notre roman intitulé : *Amours et Infortunes d'un Suisse de cathédrale*.

### GRAND - THÉÂTRE.



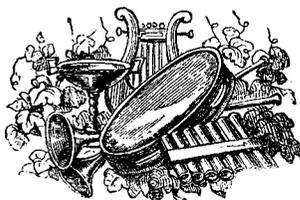
Le répertoire de ce théâtre est invariable, du moins le personnel se modifie. Engagée comme forte première chanteuse, Mad. Minoret vient de rentrer sur notre scène où elle avait laissé d'honorables souvenirs. Son premier début a eu lieu vendredi dans la *Juive*. Mad. Minoret est restée éloignée du théâtre pendant plus d'une année : sa voix aura donc à reprendre l'assurance et la fermeté indispensables, et, son émotion première une fois passée, nous pourrions considérer l'acquisition qu'on a faite de Mad. Minoret comme utile au développement et à la représentation des grands ouvrages.

L'orchestre ne s'améliore pas : les cuivres continuent à assourdir l'exécution générale, et cette semaine, dans *Guillaume Tell*, c'est à peine si les violons pouvaient se faire entendre. Outre que certains instruments à cordes sont très faibles, le nombre des violons surtout n'est point en rapport avec toute la batterie des cornets à piston et des trombones. Aussi, tout le dessin des motifs échappe à l'oreille qui ne perçoit que la maigreur des effets produits.

Mlle Caroline Beaucourt, première danseuse, est annoncée comme devant débiter prochainement. Nous nous rappelons fort bien d'avoir conseillé toutes ces mesures un peu tardives. Dans tous les cas, il est toujours temps de se rendre à l'évidence, et ce que notre critique ne pouvait pas obtenir, l'expérience de tous les jours en démontrait la nécessité.

Jusqu'à plus ample audition, dans de nouveaux rôles, nous nous en tenons, à l'égard de M. Arnaud, à notre opinion première. Nous attendons *Robert* et les *Huguenots*.

Nous ne parlerons pas, et pour cause, de la reprise malencontreuse de *Marie Stuart*. La pièce, mise à l'étude pendant le séjour de Ligier parmi nous, et n'ayant pas pu servir aux représentations de cet artiste, faute de temps sans doute, s'est produite furtivement et sans bruit. Heureusement que ces soirs-là le public reste chez lui; car, certes, il en verrait de belles! Pour l'amour de Dieu, qu'on ne touche donc pas à la tragédie, puisqu'on n'a rien de ce qu'il faut, je ne dis pas pour la représenter, mais seulement pour la réciter en public. On ne vous y oblige pas.



### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

MM. J. J. — Bouffé. — Ligier. — Mad. Albert.



Nous serions bien tentés de disputer un peu avec le plus discret des conteurs de riens, avec celui que par excès de modestie la littérature courante de la Capitale a surnommé dérisoirement peut-être *le roi du feuilleton*, avec le Stéphanois Jules Janin, enfin. Mais, en vérité, pourquoi prendre au sérieux ce que son auteur lui-même a créé par métier et sans y réfléchir? Janin écrit dans une feuille dont les contradictions sont le vice, dont la forme emporte le fonds, dont le scepticisme railleur est la condition d'être; et, malgré lui, notre pauvre provincial subit l'influence de cette dérision élégante, perpétuelle et calculée. D'opinion, J. J. n'en a point; de pensées, il en compte fort peu; et cependant le malheureux doit, chaque semaine, remplir douze colonnes de feuilleton-théâtre, au prix modique de 12,000 fr. par an. Plaignez sa destinée, excusez ses égarements, ne lui demandez aucun compte de l'idée obscure de ses œuvres; mais, en revanche, et si vous en avez le courage, applaudissez à sa phraséologie abondante, stérile, singulière, excentrique.

Or, pour compléter sa dernière cargaison, dite littéraire, J. J. n'a trouvé rien de mieux à faire que de ressusciter un lieu commun qui, depuis bien des années, ne peut plus sérieusement avoir cours. A l'entendre, les artistes-voyageurs *auraient été* (pour *seraient allés*) s'imprégner en province de certain parfum de grossière exagération qui se répand sur tous leurs rôles : chez eux, plus de cette finesse exquise que savent si bien développer les théâtres des boulevards de Paris. Il faut donc qu'à leur retour ces misérables comédiens dévoyés fassent un nouvel apprentissage du bon ton, des excellentes manières, et ce sera M. J. J. qui se chargera de réformer leur éducation. Bouffé lui-même a failli se perdre dans la province; mais le généreux feuilletonniste des *Débats* se hâte de nous apprendre qu'il espère le ramener en la bonne voie. Soyez béni, M. J. J.!

Cependant, ne croyez pas que le royal critique tienne beaucoup à cette première opinion : ce qu'il lui fallait, c'était remplir trois colonnes en ressassant une sottise; maintenant que la limite de sa besogne est atteinte, il fait brusquement volte-face, et le voici qui nous raconte que l'admiration de Bordeaux pour Mlle Rachel a été beaucoup plus calme, beaucoup plus sage, beaucoup plus raisonnée que celle de Paris même. Vous êtes jugé, sublime potentat du feuilleton parisien, et ce qui pis est, vous êtes condamné par vous-même. Consolez-vous donc, avec Messieurs vos confrères des *Débats*, d'un malheur qui vous est commun tous les jours.

Oui, M. J. J., la province n'attend de Paris ni les leçons de bon ton, ni celles de calme, de goût et de sagesse : ce n'est point de là qu'elles sauraient lui venir, de même que les exemples de délicatesse et de moralité ne lui viendront jamais du *Journal des Débats*. C'est à la province qu'appartient le soin de purger les théâtres des pièces de bas étage et de mauvais lieux que nous expédient les faiseurs de la Capitale; c'est encore la province qui a fait promptement justice d'une partie des drames de la nouvelle école. C'est Lyon qui, le premier, a dit toute la vérité sur Duprez, que les adorations en partie payées des feuilles de la Capitale avaient en quelque sorte transformé en idole, dont la divinité devait être un article de foi. C'est Lyon qui a consolé le plus grand artiste de notre époque, Nourrit, ce précieux oubli parisien. C'est Lyon qui fait la guerre à l'ignoble *claque*, importée de Paris pour assassiner l'art et pour assommer le public qui paie. C'est Lyon qui a dit à Bouffé : « Les écrivains de la Capitale prostituent votre talent, et le condamnent à la triste reproduction de toutes les infirmités physiques de l'homme; soyez digne de vous, et ne touchez pas

au *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, qui ne convient pas à la nature de vos moyens. » C'est Lyon qui dit à tous les artistes-voyageurs : « Restez dans la nature, et n'exagérez pas l'expression des sentiments, car vous seriez bien assurés alors de ne pas arriver au succès que la vérité produit seule. » C'est Lyon encore qui dit à Ligier : « Vous avez un magnifique organe, le secours de l'art et l'assistance de la passion souvenent ; mais le charme de votre diction disparaît trop sous la déclamation ; vos inflexions de voix, aux coupures et aux finales de phrases, sont monotones et vicieuses ; jouez fréquemment le *Gladiateur*, et abstenez-vous du *Tartuffe*. » Enfin, c'est Lyon qui dit à Mad. Albert : « L'esprit et la grâce se sont personnifiés dans vous, Madame ; mais les habitudes scéniques ont trop substitué le jeu à la chaleur de l'âme : une partie du rôle de *la Fille de Dominique* n'est plus dans vos moyens ; les romances chantées entre deux pièces ne sont pas toujours du domaine de l'art. Et vous, Madame, vous devez trouver souverainement absurde et mal informé le feuilletoniste J. J., qui semble croire que dans les provinces l'exagération des triomphes et des éloges perd les artistes parisiens. Pardonnez-lui, toutefois, comme nous lui pardonnons nous-mêmes ; le malheureux, suivant son habitude, avait oublié de penser à ce qu'il allait dire. »

M. Fleury Lasserve, notre collaborateur assidu, a obtenu une médaille du prix de 500 fr. au Congrès scientifique, section des arts et de la littérature. M. Lasserve, qui avait donné le meilleur travail sur la question des moyens à employer pour assurer une pension viagère aux pauvres ouvriers âgés et nécessiteux, a remporté le prix fondé par M. Saint-Olive.

### Un Artiste en voyage.

Souvent en voyageant on rencontre un séjour  
Où le bonheur que l'on envie  
Entre, de toutes parts, dans votre âme ravie :  
On ne doit y rester qu'un jour,  
On voudrait y passer sa vie.

Mais il faut fuir des lieux où l'on était si bien !...  
On est prêt à maudire un joug que l'on déteste ;  
Il semble qu'en partant on brise un doux lien :  
On peut quitter ces lieux, mais tout le cœur y reste.

Après tant de plaisirs, pourquoi tant de regrets ?  
Que de sites charmants à visiter encore !  
Mais porté, malgré soi, vers des lieux qu'on ignore,  
Par ceux qu'on ne voit plus les regards sont distraits.  
A peine si je sais le chemin où je passe,  
Et naguère pourtant la nature à mes vœux  
Semblait ne pas encore offrir assez d'espace...  
Hélas ! en faut-il tant pour se trouver heureux !

Il est toujours prudent, sans doute,  
De marquer les relais d'un voyage lointain ;  
Mais quand on a trouvé le bonheur sur la route,  
Pourquoi se remettre en chemin ?  
Ce n'est qu'en étalant sa richesse infinie,  
Que la nature apprend tous les secrets de l'art ;  
Mais un seul lieu suffit pour créer le génie,  
Si pour le féconder il ne faut qu'un regard !  
Quelles traces de mon passage  
Rappelleront mon souvenir  
Dans l'asile enchanteur dont j'emporte l'image  
Comme un rêve de l'avenir ?

Au sein de tant de jeux qu'un seul mot faisait naître,  
Exécutés par nous aussitôt que conçus,  
Où mon cœur cependant, sans voir ses vœux déçus,  
Ne pouvait plus se reconnaître,  
Des arts que j'adorais le triomphe brillant  
Était sorti de ma mémoire ;  
Ce n'était déjà plus pour obtenir la gloire  
Que je demandais du talent.  
Je voulais retracer la figure charmante  
Que mon crayon fixait sur le vélin,  
Et cependant ma main tremblante  
A profané les traits dont mon cœur était plein.

Esprit aérien, vierge au regard si tendre,  
Au parler si touchant, au port si gracieux,  
Ange si délicat, je n'ai pas su vous rendre  
Et je vous ai pourtant toujours devant les yeux !

Ah ! c'était bien la jeune fille,  
C'était bien l'idéal que j'avais tant rêvé !  
Avec tout l'éclat dont il brille,  
Il s'est dans mon esprit profondément gravé.  
Il rend mon front plus grave et mon âme plus pure,  
Il fait naître en mon sein de plus nobles penchants,  
Me suit dans les cités comme au milieu des champs,  
Et d'un charme secret embellit la nature.

Pour former mon talent, artiste voyageur,  
Quels lieux ai-je besoin de parcourir encore ?  
Varange, tout est là ! Séjour de la grandeur,  
Qu'habite la vertu, que le bon goût décore,  
Où tous les arts semblent éclore  
Au milieu des plaisirs qui jaillissent du cœur !

Dans mes vastes désirs je voulais tout connaître ;  
Que font à mes pinceaux tant de sites divers ?  
Une seule pensée agrandit tout mon être,  
Comme un seul lieu pour moi renferme l'univers !

FLORIMOND L.....

### Une Messe en musique à Ste-Foy-lès-Lyon.

UNE messe en musique par le temps qui court, c'est rare. Sceptiques que nous sommes, nous avons banni toute foi religieuse, et c'est à peine si l'on croit à l'art, dernière expression des grandes et saintes pensées. Il est vrai, pour ne parler que de la musique, qu'au milieu des prétendus progrès dont nous sommes les témoins, quelques voix isolées et perdues proclament la décadence de cet art musical que l'on prétend avoir régénéré, et j'ai bien peur qu'elles n'aient raison. Où pourrait-on en France, à l'heure qu'il est, exécuter à livre ouvert les œuvres religieuses des Palestrino, des Hændel, des Haydn, des Mozart, des Cherubini, des Lesueur ? A Paris seulement, et dans un petit cercle de grands artistes. Partout ailleurs, ces œuvres sublimes sont des pages dont on n'a plus ni le sentiment ni l'intelligence ; la grande et noble musique classique des grands maîtres n'est plus admirée que sur parole, mais on n'y croit plus et surtout on ne l'exécute plus.

Choron seul s'était voué, corps et biens, à un enseignement musical complet dont la musique religieuse était la base. Choron est mort à la peine. D'ailleurs, par des raisons de haute économie et de libéralisme politique, on lui avait supprimé les fonds nécessaires à l'existence de son école. Avec la musique religieuse des grands maîtres Choron a formé les meilleurs chanteurs de notre époque, et qui sont aujourd'hui les sujets les plus dignes et les plus estimés de nos théâtres. Par malheur, ces quelques élèves de l'illustre musicien s'effacent tous les jours, et de la musique religieuse, qui a formé leur éducation artistique, il ne restera bientôt plus que le souvenir.

Ces réflexions et bien d'autres me venaient en foule en gravissant, lundi dernier, le délicieux coteau de Ste-Foy. Dans le magnifique établissement orthopédique tenu par M. Millet, se préparait une petite fête de famille que devait précéder une messe en musique d'un de nos bons professeurs de chant : une petite chapelle élégamment décorée, pour assistants les enfants de la maison, à l'entrée de la chapelle un orgue expressif tenu par le compositeur M. Ruotte, et six exécutants, savoir : trois soprani, deux ténors et une basse.

Un *Kyrie eleison*, un *Gloria*, un *Salutaris*, un *Agnus Dei*, tels sont les morceaux les plus remarquables de cette œuvre inédite, qui a bien tout le caractère de la musique véritablement religieuse, qui est savamment et correctement écrite, et dont le style simple, noble et bien inspiré fait honneur au musicien qui l'a conçue. Un moment je me suis méfié, tant le doute pénètre même dans les dispositions le plus bienveillantes ; je me méfiais, dis-je, de l'exécution qui présentait des difficultés réelles : car ce qu'il faut pour de la musique religieuse, c'est l'accentuation, l'âme, le sentiment sévère du sujet, et une grande sûreté de soi-même. J'étais dans l'erreur la plus complète ; j'avais à mes côtés les trois soprani de la messe, trois blondes jeunes filles, toutes fraîches et toutes charmantes, lesquelles ont chanté leurs parties avec une aisance, une sûreté d'intonation, et des voix pures et suaves comme les jeunes femmes seules en ont. La basse, et les deux ténors, M. S... et Malliot, notre excellent Malliot que l'on retrouve toujours partout où il faut du goût et de la science acquise, ont rempli leur devoir convenablement. J'étais étonné et confondu. En rentrant à Lyon, au milieu des bruits de la ville, je me disais, satisfait de moi-même : C'est singulier ! il y a un homme à Lyon qui s'amuse à faire de la musique religieuse ; cet homme-là est musicien consommé, mais est-il bien de son siècle ? Oui, mais il y a aussi des jeunes gens pour le chanter et le comprendre. Tout n'est donc pas désespéré : que dirait le public s'il savait tout cela ?



En parcourant les salles de notre Musée qui possède, pour le dire en passant, de fort belles pages, on se sent pris d'un violent sentiment d'amertume. A Lyon, où l'on a pu trouver assez de fervents admirateurs de l'art pour créer une Société des *Amis des Arts*, dont le but unique est un encouragement permanent donné à la peinture ; à Lyon, qui a le droit de s'enorgueillir de quelques chefs-d'œuvre qu'il renferme, on n'a cependant que peu de soucis pour les admirables tableaux qui végètent au palais Saint-Pierre, sans provoquer d'autres sympathies que celles de quelques artistes ou amateurs zélés. Il ne suffit pas seulement de posséder des chefs-d'œuvre, encore faudrait-il veiller à leur conservation. Ce n'est pas sans doute la foule qui doit s'en inquiéter, le public se repose de ce soin sur nos magistrats, qui s'en rapportent de leur côté au conservateur spécial dont ils ont pourvu notre Musée. Eh bien ! promenez-



# MUSIQUE



DE

# L'ARTISTE

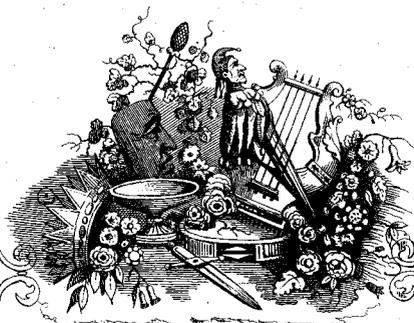
en province.

## JOURNAL

des Théâtres de la Littérature  
et des Beaux-Arts.

---

à LYON. au Bureau central. Rue de L'Arbre-sec. 31.





l'Artiste en Province  
N° 25

# CAPRICE POUR DEUX VIOLONS

Composé sur la Valse du desir de Beethoven.

Dimanche.  
19 Septembre...

PAR  
*L. Cherblanc*

1<sup>er</sup> Violon.  
Introduction.  
2<sup>d</sup> Violon.

All<sup>o</sup> maestoso. dolce.

Thème.

All<sup>o</sup> moderato.



Var. 1.

Più All<sup>o</sup>

pizzic.

arco

p

pizzic.

arco.

rall.

Var. 2.

Vivace stacc.

p

This page contains six systems of musical notation for piano. Each system consists of a grand staff with a treble and bass clef. The music is written in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first system shows a melodic line in the right hand with a steady accompaniment in the left hand. The second system features a repeat sign and a first ending bracket. The third system includes a dynamic marking of *f* (forte). The fourth system contains two first ending brackets labeled "1<sup>re</sup> Fois." and "2<sup>me</sup> Fois." The fifth system continues the melodic and accompanimental patterns. The sixth system concludes with a dynamic marking of *ff* (fortissimo) and a final double bar line.

vous dans la grande galerie des tableaux ou dans la salle nouvelle, vous y verrez tout ce qui fait notre richesse, les œuvres qui composent le plus beau fleuron de notre couronne artistique, vouées, abandonnées à un soleil brûlant qui les ronge et qui les brûle. Dans la grande salle un Rubens, dans la nouvelle deux superbes Perruget, un André del Sarto, un Paul Veronèse, un Annibal Carrache, un Ténier, un Terburg, un Palme-le-Vieux, un Albert Durer, souffrent du matin au soir des rayons ardents d'un soleil dévorant. Un seul Dominiquin, un Lesueur reposent dans une ombre protectrice; mais c'est le hasard qui l'a voulu ainsi. Cependant tous ces gens-là, qui en valent bien d'autres, n'existent plus pour refaire les chefs-d'œuvre que vous perdez. Les vives couleurs, les teintes délicates de leurs sujets s'effacent, pâlissent et disparaîtront avec le temps. Du reste, on n'a pas plus de respect pour les modernes que pour les anciens maîtres, et nous avons vu des tableaux de MM. Bonnefond, Duclaux, Genod, Flandrin l'aîné (son Dante et son Euripide), subir le même régime des tropiques qui les tuera.

Si l'on construit des palais pour abriter les chefs-d'œuvre de l'art, ce dont, du reste, ils sont si dignes, encore faudrait-il s'arranger de manière à ce qu'ils y soient plus convenablement logés que sur une place publique. L'insouciance ici est inqualifiable, parce que le remède n'est rien : quelques mètres de toile verte formant stores devant les fenêtres, et voilà tout; il n'en faudrait pas davantage. Y pense-t-on, ou si l'on recule devant la dépense du palliatif que nous indiquons? Le conservateur du Musée a-t-il fait son devoir en réclamant les moyens de protéger les belles pages qu'on lui confie, ou s'il s'occupe d'autres soins? Dépend-il de lui ou de la ville qu'il en soit autrement? nous ne savons. Dans tous les cas, si nous ignorons le coupable, nous savons toute l'étendue du mal, et nous l'indiquons.



Une fête qui a terminé la session du Congrès scientifique a eu lieu dimanche dernier, et a été favorisée par un temps magnifique.

On avait parlé dans le principe d'une solennité musicale, d'un concert à grandes proportions qui devait être donné dans le bassin de la Saône, en face de l'Archevêché; mais ce projet, dont la réalisation eût été si désirable, a été remplacé par un autre, celui d'une illumination avec concert par les musiques de régiment réunies.

Cette fête, du reste, bien organisée, grâce aux soins et au zèle de MM. les membres de la commission des fêtes, a été d'un très bel effet.

Cette illumination, d'un genre nouveau à Lyon, comprenait plusieurs parties toutes d'un très bel effet. Un portique à neuf arcades s'élevait sur le pont de Tilsitt avec des pots à fleurs de chaque côté. Des vases surmontaient l'entablement dans toute sa longueur, et la frise portait une inscription dédicatoire aux sciences, aux lettres, aux arts. Au milieu et en arrière de l'édifice s'élevaient les armes de la ville de Lyon, et tout cet ensemble magique se composait de verres de couleurs différentes, jaunâtre pour le stylobate, les pilastres, les arcades, l'entablement et les vases; rouge pour l'inscription, pour les armes de la ville et pour les fleurs sortant des plantes vertes que contenaient les pots de chaque côté du portique.

La rivière était couverte d'une multitude de petites barques illuminées en verres de couleur, et dont les évolutions donnaient beaucoup de vic et de mouvement au tableau.

Aussitôt que l'illumination du portique et des barques qui couvraient la rivière a été complète, le bruit du canon a retenti, et le bourdon de St-Jean s'est fait entendre.

A neuf heures, un ballon a été lancé d'un bateau près du pont Tilsitt. On admirait la grande dimension de cet aérostat qui s'élevait majestueusement; mais la surprise et le contentement de la foule ont été complets, lorsqu'un riche et brillant feu d'artifice attaché au ballon a éclaté tout-à-coup, en remplissant l'air de lumière et de feux tricolores.

L'orchestre militaire était placé au centre du bassin de la Saône, de manière à faire arriver les sons le mieux possible à la foule immense qui se pressait sur les deux rives.

Des places réservées avaient été offertes aux membres du Congrès sur la terrasse de l'Archevêché, que S. E. le Cardinal avait bien voulu mettre à la disposition de la commission.



## Notation musicale appliquée à l'histoire.

On lit dans la *Phalange*, journal de Paris :

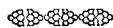
M<sup>r</sup> Félix Labbé vient d'inventer une méthode pour faciliter l'étude de l'histoire, si importante aujourd'hui et en même temps si aride pour les jeunes élèves. Cette méthode consiste dans l'application, aux faits historiques, des signes usités en musique. La théorie de cette invention est fort simple en elle-même. M. Labbé prend deux portées musicales qu'il partage en dix mesures qui lui donnent cent petites lignes qui, dans leur ordre naturel, correspondent aux cent années du siècle. Chaque mesure de la double partie offre un dixième du siècle; les notes, suivant leur caractère et leur position, représentent les faits historiques sous le double rapport de la nature et du temps où ils se sont accomplis. La blanche modifiée par des croches élève le nombre des notes à douze. Ces douze notes se divisent en trois groupes égaux; lorsqu'elles sont pointées, leur signification est différente, et l'on obtient ainsi des signes correspondants à des faits généraux de vingt-quatre ordres.

Indépendamment des notes qui désignent, chez les compositeurs, le sentiment qu'on doit apporter en exécutant leur musique, M. Labbé emploie quelques autres petits signes modificatifs pour spécialiser chacun des événements qu'il rencontre dans le domaine de l'histoire.

On pense bien que nous n'avons pas entendu exposer ici la théorie complète du système de la notation musicale appliquée à l'histoire. Cette méthode, fort ingénieuse et dont nous avons pu d'ailleurs apprécier les résultats sur de jeunes élèves,

a besoin, comme toute chose sérieuse, d'être étudiée particulièrement dans les ouvrages mêmes de l'auteur, ou en suivant les cours qu'il fait à l'institut qu'il a fondé. C'est par cette étude qu'on pourra en apprécier la valeur. Du reste, pour la faciliter, M. Labbé donne une application complète de sa méthode à l'histoire universelle, à l'histoire de France, et d'après le Manuel chronologique de l'École communale de Paris.

Les travaux qui tendent à perfectionner les méthodes d'enseignement, en général si défectueuses, sont trop importants pour que nous ne nous empressions pas de faire connaître les heureux efforts de M. Félix Labbé.



## UN ASTROLOGUE A TABLE.



CAZOTTE fut l'un des philosophes qui assistèrent au triste dénouement du grand drame qui dura toute la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Voici une anecdote dont l'authenticité a été constatée par assez de témoins pour qu'elle n'ait pu être révoquée en doute.

A son dernier voyage à Paris, Champfort invita Cazotte à un grand dîner auquel devaient prendre part tous les beaux esprits du temps. Parmi les convives on remarquait Condorcet, Vicq-d'Azyr, de Nicolai, Bailly, de Malesherbes, Roucher, La Harpe, la duchesse de Grammont et plusieurs autres femmes également célèbres. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en garde pas toujours le ton. C'était un véritable petit souper du dix-huitième siècle, avec ses bons mots audacieux, ses saillies galantes, ses chansons légèrement graveleuses. On causait de tout, de politique, de religion, de philosophie et même un peu de Dieu. C'était, comme on le pense bien, pour douter de son existence. On se répandit en éloges furibonds au sujet du patriarche de Ferney. C'était lui qui avait forcé la superstition et le fanatisme à faire place à la raison, et l'on se mit à calculer l'époque probable de la révolution future. Il y avait là des gens comme Bailly, qui craignaient que leur âge ne leur permit pas d'en être les témoins. Au milieu de la joie générale, un seul des convives n'avait point pris part à l'ovation décernée, entre la poire et le fromage, au patriarche de Ferney. Ce convive, qui protestait par sa tristesse contre l'élan commun, c'était Cazotte.

— Oui, Messieurs, s'écriait Cazotte, nous la verrons tous, cette grande et sublime révolution; nul ne peut changer les arrêts de la Providence. L'esprit me l'a dit, vous la verrez tous.

Après avoir prononcé ces paroles, il retomba dans une espèce de rêverie sombre.

— Nous espérons, parbleu bien, être les témoins, les acteurs de cette grande délivrance, reprit tous les convives. Voyez le beau prophète!

— Prophète, oui, je le suis, répliqua Cazotte, que ce mot venait de réveiller comme en sursaut. Le drame de la révolution vient de s'accomplir en moi; je sais ce qui se fait et ce qui se fera. Vous tous qui m'entendez, voulez-vous savoir ce que vous deviendrez, acteurs et témoins?

— Voyons, dit Condorcet, avec le sourire sournois qui lui était familier; Hababuc à la parole.

— Vous, M. de Condorcet, dit Cazotte, vous expirerez sur le pavé d'un cachot avec la rage d'avoir livré la patrie à la tyrannie des intelligences vulgaires; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau....

L'assemblée restait muette... Cazotte s'adressa à Champfort.

— Vous, M. Champfort, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous survivrez de deux mois à vos vingt-deux blessures.

Vicq-d'Azyr se mit à entonner un *De profundis*.

— Vous faites bien, M. Vicq-d'Azyr: chantez vous-même vos funérailles. Ce n'est pas vous qui vous ouvrirez les veines, car vous aurez peur que votre main tremble: vous demanderez ce service à un ami, pour être plus sûr de votre fait, et, baigné dans votre sang, au milieu d'un accès de goutte, vous expirerez dans la nuit. Tenez, regardez cette pendule: elle va sonner l'heure de votre mort.

L'aiguille marquait une heure moins un quart sur le cadran doré. Par un mouvement dont ils ne sont pas maîtres, tous les convives se lèvent les uns après les autres. A mesure qu'ils se dressent, Cazotte, comme un berger qui compte son troupeau, fait le dénombrement de ses victimes. Vous mourrez sur l'échafaud, dit-il à M. de Nicolai; vous aussi, M. Bailly, vous aussi, M. de Malesherbes, vous aussi, M. Roucher. L'échafaud ou le suicide, voilà ce qui vous attend!... six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli!...

— Voilà bien des miracles (cette fois, c'était La Harpe qui parlait), et vous ne m'y mettez pour rien.

— Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire. Je vous vois frappant de votre front sur le marbre du sanctuaire; vous baiserez la main de ces prêtres dont vous vous moquez aujourd'hui; vous demanderez la paix du cœur à l'ombre des cloîtres, et le repos de votre conscience au pardon qui tombe du confessionnal.

— Je suis rassuré, reprit Champfort, si nous ne devons périr que quand La Harpe sera immortel!...

— Nous serons bien heureuses, nous autres femmes, dit Mme de

Grammont, de n'être pour rien dans la révolution. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu qu'on ne s'y prend pas à nous, et notre sexe sera sans doute....

— Votre sexe ne vous défendra pas !

— Mais que dites-vous là, M. Cazotte ? C'est la fin du monde que vous nous prêchez.

— C'est possible : mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous, Madame la duchesse de Grammont, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans une charrette, les mains liées.

— J'espère que, dans ce cas, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir.

— Non, Madame ; de plus grandes dames que vous iront, comme vous, en charrette et les mains liées comme vous....

— Vous verrez, dit-elle à son voisin Champfort, qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur.

— Non, Madame, poursuit l'implacable visionnaire, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera... Il s'arrêta un moment.

— Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui jouira de cette prérogative ?

— C'est la seule qui restera au roi de France !

Après cette prédiction, devenue fameuse, car le hasard qui l'avait dictée sembla prendre plaisir à la vérifier dans toutes ses parties, Cazotte salua et sortit, laissant tout l'auditoire plongé dans la stupeur.

Il n'y avait qu'une prédiction qui manquait, c'était celle qui lui était personnelle !

Il mourut lui-même sur l'échafaud le 22 septembre 1792.

### Nouvelles diverses.



L'orgue de St-Denis, dont l'inauguration a dû avoir lieu il y a peu de jours, est composé de plus de six mille tuyaux. Quand il donne ses sons graves, il n'est pas une pierre de la vieille cathédrale qui ne soit en vibration.

— La section d'archéologie du Congrès scientifique de Lyon est allée visiter, la semaine dernière, la cathédrale de St-Jean. Elle a parcouru, avec M. le Cardinal-Archevêque, toutes les portes de l'église, et a discuté avec lui les projets de restauration qu'il va mettre à exécution, et qui concernent principalement les vitraux à restaurer, les voûtes et les arêtes à badigeonner, le soubassement de l'abside, à le dégager des boiseries et des peintures dont on l'a couvert. Ces boiseries, d'ordre corinthien, provenant de l'ancienne église de Cluny, sont appliquées contre les quatre piliers les plus rapprochés de l'autel, et font un malheureux contraste avec le style de l'édifice ; ensuite, la couleur de ces boiseries, peintes en marbre turquin, a fait naître l'idée bizarre de peindre de la même façon, et à la même hauteur, tout le pourtour de l'abside construit en marbre blanc. La section a vivement applaudi à la pensée du prélat éclairé, qui veut restituer à notre majestueuse cathédrale son harmonie primitive.

— On établit en ce moment, au fond de l'abside de St-Jean, à la place même du trône épiscopal, un orgue d'accompagnement beaucoup plus important que celui qui avait été placé provisoirement dans le chœur, et que l'on a déjà enlevé.

— En vertu de l'art. 67 du décret de Moscou, et de par le ministre, Mlle Maxime vient d'être engagée pour un an au Théâtre-Français.

— On se plaint vivement en France de la disette des talents dramatiques, et cependant un grand nombre d'artistes distingués ne peuvent y trouver des engagements dignes d'eux, et vont porter à l'étranger ce qui ne devrait pas sortir de chez nous. St-Pétersbourg est surtout le lieu général des rendez-vous artistiques : Mad. Damoreau, ainsi que Mad. Valérie Mira, et Mlle Dupont, l'ancienne soubrette de la Comédie-Française, viennent de s'embarquer au Havre pour la capitale de l'empereur Nicolas.

— Damoreau, premier ténor, vient d'être engagé à Rouen, à raison de 4,500 fr. par mois, avec l'obligation pour lui de jouer neuf fois par mois. Chaque représentation supplémentaire lui donnera droit à un jeton de 100 fr.

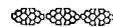
— Au petit séminaire de St-Pons, on vient de représenter un opéra héroï-comique en trois actes, intitulé : *Le Siège de Calais*.

— Le théâtre de Metz obéit à une administration dont la forme est neuve, et qui peut obtenir, par la combinaison de trois spécialités, d'heureux résultats. Trois artistes de ce théâtre en sont les directeurs : MM. Boullard, la basse-taille ; Colson, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française ; et Tilly, le baryton. Boullard dirige l'opéra, Colson la comédie, et Tilly le vaudeville. Ces trois genres sont réunis sur la même scène.

— Mlle Fanny Elssler, l'idole des Américains, vient d'être condamnée par défaut, et par le tribunal de commerce de Paris, à payer à M. Léon Pillet, directeur de l'Académie royale de musique, la somme de 60,000 fr. de dédit, et à la résiliation de son engagement. Le jugement entraîne la contrainte par corps.

— On connaît enfin le successeur de Rubini, au Théâtre-Italien de Paris. Antoine Ronzi, compositeur de mérite et grand chanteur, vient d'être engagé par M. Donnoy. C'est une grande nouvelle pour les dilettanti parisiens. Antoine Ronzi est né à Naples en 1813, et n'a par conséquent que vingt-huit ans ; il est le frère de la Ronzi de Beyuis, une des plus célèbres cantatrices de l'Italie. Le premier début de Ronzi aura lieu dans *Othello*.

— M. Jules Pautet, rédacteur en chef de la *Revue de la Côte-d'Or*, et depuis quelques jours à Lyon, comme membre du Congrès scientifique, vient de publier un volume de poésies intitulé *Chants du soir*, suivies du *Jaloux imaginaire*, comédie en cinq actes et en vers. Ce livre est digne de l'auteur de M. Jules Pautet, dont la réputation est faite ; et ce qui nous a frappé le plus dans la seule critique que nous en pourrions faire, n'a de rapport qu'au titre de la comédie. Nous ne croyons pas à la jalousie imaginaire : on est jaloux, ou on ne l'est pas ; les causes de la jalousie peuvent être imaginaires, peuvent ne pas exister ; mais la jalousie, quel que absurde qu'elle puisse être, n'en est pas moins très réelle. Nous reviendrons, du reste, sur l'ensemble des poésies de M. Jules Pautet, lesquelles se recommandent par de brillantes qualités.



L'HOMME miniature, le Pygmée Mathias Gullia est à Lyon. C'est un charmant petit personnage, haut de 90 centimètres, fait à ravir, gracieux, aimable et spirituel. Il a beaucoup voyagé, et par conséquent beaucoup vu ; il connaît toutes les cours souveraines, où on l'accueille, quand il s'y présente, comme un joujou ; il parle cinq langues, et s'exprime en français avec facilité. Mais Mathias Gullia, l'homme du monde le plus curieux à voir, n'est cependant pas une curiosité qu'on se procure pour de l'argent. Ceux qui étaient désireux de le connaître ont dû aller en foule hier au bal qu'il a donné dans la salle du Grand-Orient. Assez d'autres, depuis dix ans bientôt que Mathias voyage, ont fait la biographie et vanté les qualités physiques et morales de ce nain extraordinaire. La fête qu'il a donnée hier samedi ne sera sans doute pas la dernière, et, si vous n'y êtes pas allés la première fois, décidez-vous pour la seconde : vous en reviendrez satisfaits.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

### SALON DU GRAND-ORIENT AUX BROTTTEAUX.

### COURS PRATIQUE DE MAGNÉTISME

EN DIX LEÇONS,

Commençant Mercredi 22 Septembre 1844,  
à 8 heures du soir.

Prix de la carte personnelle donnant entrée à  
toutes les séances publiques,

**25 francs.**

Le professeur P. Laurent donnera samedi 18 courant  
une soirée scientifique de Magnétisme animal.

PRIX D'ENTRÉE : 2 F. 50 C.

Le programme des expériences se délivrera à la porte  
de la salle et rue des Tables-Claudienne, 22, chez le  
professeur, où l'on peut se procurer des billets à l'avance.

Au Parisien.

### A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé ; — en 10 heures un Pantalon ; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

### HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)



### AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin  
du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

Premières. Secondes.  
VALENCE. . . . . 7 f. 50 c. 5 f.  
AVIGNON et BEAUCAIRE 15 f. 10 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.  
S'adresser à MM BONNARDEL frères et FOUR, proprié-  
taires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral,  
le Sirocco,

quai de l' Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord  
du bateau. (81)

